

# Témoins d'époques

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne d'art

expositions

Si le Pop Art inspire un sentiment, c'est bien celui de la liberté joyeuse de créer. Les œuvres dans les domaines de l'art et du design en disent long en effet de l'euphorie inventive et des utopies qui ont fait florès dans les années 60. Née de la nostalgie que suscitent ces temps épargnés par la crise, *Pop Art Design* dresse le paysage haut en couleur de ces liens fructueux entre art et arts appliqués.

En préambule, le Vitra Design Museum a voulu souligner le rôle déterminant des innovations techniques dans l'émergence d'une nouvelle esthétique. Le développement des matières plastiques et des mousses, qui se substituent progressivement à la raideur du bois et aux capitonnages, rendent possible le goût de la forme ronde unanimement plébiscitée par les designers. Témoin en 1967, le fauteuil *Tongue* de Pierre Paulin, qui défraya la chronique parce que, comme son nom l'indique, il reprenait la forme d'une langue. Le designer français et bien d'autres sonnaient le glas des années de guerre, de la restriction et du rationnement, en déclinant des formes biomorphiques, audacieuses et imaginatives, dans des couleurs vitaminées.

Autre succès de scandale, *Donna*, fauteuil rouge pour lequel Gaetano Pesce s'était inspiré de généreuses courbes féminines. « Cette réalisation, disait-il, m'a permis d'exprimer ma vision de la femme [qui] reste prisonnière d'elle-

même (...) retenue par un boulet au pied. » La femme, dont on revendiquait alors l'émancipation, sera en fait le grand sujet de ces années de militantisme.

Les mannequins en celluloïd sanglée de cuir, que l'artiste britannique Allen Jones transformait en siège et table basse, matérialisaient au pied de la lettre la tant combattue femme-objet. Dans le même temps et avec la complicité d'Edouard James, Dalí, adepte de la provocation, ne retint dans *Les lèvres de Mae West* que la bouche pulpeuse de l'actrice hollywoodienne, transformée en la circonstance en causeuse. Cette confrontation, peut-être sans précédent, des créations simultanées de l'art et du design, révèle une véritable communauté de vision.

## Arts appliqués

Les artistes ont été les premiers à s'intéresser aux arts appliqués. Dès 1956, l'œuvre fondatrice du mouvement pop, *Just what is it that makes today's home so different, so appealing* de Richard Hamilton, reconstituait un intérieur type de *l'American way of life*, exclusivement à partir d'encarts de presse. Se trouvaient ainsi réunis un téléviseur, un cinéma, une publicité pour un aspirateur, l'emblème de Ford (inventeur de la première voiture pour tous), le tout sous une lune qui renvoyait à la conquête de

*Pop Art Design*,  
Vitra Design  
Museum,  
Weil am Rhein  
(Allemagne),  
jusqu'au 3 février 2013,  
[www.design-museum.de](http://www.design-museum.de)

*Picasso à l'œuvre.*  
*Dans l'objectif de*  
*David Douglas*  
*Duncan,*  
 musée d'Art et  
 d'Histoire, Genève,  
 jusqu'au 3 février 2013,  
[www.ville-ge.ch/mah/](http://www.ville-ge.ch/mah/)

l'espace d'une Amérique triomphante. Richard Hamilton annonçait le culte de l'objet, qui deviendra pour longtemps le moteur de la société de consommation. Par son intérêt porté à la musique également « pop », Warhol portait Elvis Presley, réalisa des pochettes de disque pour les Rolling Stones et apparut même dans des spots publicitaires. Outre ces incursions consenties, les artistes avaient déjà apporté leur contribution aux arts appliqués, souvent motivée par des raisons économiques. Andy Warhol avait fait ses débuts en tant qu'illustrateur de mode et étalagiste-décorateur, tout comme Rauschenberg. Quant à James Rosenquist, il peignait pour subsister de gigantesques panneaux-réclames sur Time Square, avant de devenir dans son œuvre artistique, le pourfendeur de la société de consommation. Dans *I love you with my Ford* (1969), Rosenquist place sur un même plan des pâtes au ketchup, le baiser d'un couple et une voiture rutilante. Il parodie la publicité en lui empruntant ses techniques et son format monumental, afin de mieux dénoncer la vision artificielle d'un bonheur par les choses, dont la publicité entretenait l'illusion.

L'empreinte de ces années sera profonde sur Georges Nelson, Achille Castiglione ou Ettore Sottsass, qui avoueront leur dette à l'égard de leurs aînés. Au-delà du domaine réservé du design, les couleurs, les formes et les matériaux souvent nouveaux interpellent une mémoire collective et résonnent en chacun de nous, y compris auprès des jeunes générations jalouses de ces années sans crise, apparemment.

## Dans l'intimité des Picasso

Après avoir vu tant de guerres, la rencontre de Picasso à la *Californie*, demeure de l'artiste sur les hauteurs de Cannes, devait ressembler à de grandes vacances pour David Douglas Duncan. D'abord officier dans le corps des Marines durant la Seconde Guerre mondiale, le photographe-reporter intégra l'équipe éditoriale de *Life*, où il couvrit les guerres de Corée et du Vietnam, la fin de l'Empire britannique des Indes, les grands conflits au Moyen-Orient et en Afrique. Il fut un grand témoin et se distingua par son regard humaniste, notamment dans ses images de la guerre du Vietnam, mais aussi par sa remise en question de l'intervention américaine dans *Protest* (1968) et *War Without Heroes* (1970).

Robert Capa, qui, pour sa part, avait couvert la guerre d'Espagne, incita Duncan à rencontrer Picasso. Le seul nom du reporter suffit pour que les portes de l'atelier s'ouvrent, sans doute parce que l'Espagne souffrante habitait encore la mémoire du peintre.

Lorsque Duncan le rencontra, le 8 février 1956, Picasso était une légende vivante. Le photographe de guerre, qui avait si souvent risqué sa vie, franchit pourtant timidement le seuil de la *Californie*, « comme s'il s'était agi d'un impénétrable château fort. En réalité, la porte de l'artiste s'ouvrait toujours à un mot de passe original mais simple : *l'amitié*. » Celle qui lia Duncan à Picasso perdura pendant dix-sept ans.

Le photographe fut comblé de présents dédicacés à « l'ami Duncan ». Paloma et Claude, les enfants de Picasso, considéraient le photographe, bardé d'un impressionnant matériel, comme un membre de la famille. A la veille

d'une exposition new-yorkaise qui célébrait le centenaire de la naissance de Picasso, Paloma avait pu voir les tirages de Duncan. D'image en image, elle visita le territoire des souvenirs de son père aux côtés de Cocteau, Gary Cooper, Montand, et enfin d'elle-même enfant avec son frère Claude, parcourant ainsi une part immense de sa vie. Au-delà de l'amitié, ce fut le respect de la création qui permit à Duncan de perturber le rythme du travail de Picasso, rituel quotidien et sacré. L'art était indissociable de sa vie, parce que, pour Picasso, l'art c'était la vie. Tout pouvait entrer dans ce champ vital de la création, Picasso n'établissant pas de hiérarchie. Ainsi avait-il réalisé la tête de sa sculpture *La Guenon* avec un jouet de Claude. Picasso était ce visionnaire capable de voir une tête de taureau dans un guidon et une selle de vélo. Peintures, sculptures, céramiques, tout s'accumulait à l'envi dans un désordre vertigineux. La suite de photos intitulée *La sole meunière* illustre cette capacité de l'artiste de reverser le réel dans l'œuvre : Duncan sut saisir l'arête de poisson, relief du déjeuner, ensuite retranscrite par Picasso dans un grand plat de céramique.

Cette ambiance de *work in progress* immortalisée par le photographe a incité le musée d'Art et d'Histoire de Genève à présenter, en regard des images, près de 150 œuvres de Picasso, notamment *Baigneurs à la Garoupe*, œuvre majeure des collections de l'institution genevoise. Duncan nous fait aussi revivre un artiste facétieux et drôle.

Après sa mort en 1973, il fige le calme immobile du Château de Vauvenargues, dernière demeure de l'artiste.

« L'ami » continue de voir Jacqueline Picasso devenue veuve. Elle apparaît dans une photo du 18 septembre 1980 au MOMA de New York, devant *Guernica*. Plus brune et plus sombre que jamais, elle avait toujours ses traits hispaniques dont Picasso s'était énamouré. Mais son visage s'était fermé, « caché, écrivait Douglas Duncan, derrière des voiles de tristesse dans l'atelier silencieux ». Le 15 octobre 1986, elle mettait fin à ses jours. Elle l'avait trop aimé pour ne pas le rejoindre.

**G. N.**

*Pablo Picasso dansant devant les « Baigneurs sur la plage de la Garoupe », musée d'Art et d'Histoire de Genève, juillet 1957*

